

Ma belle ville de Belgrade ne fait sans doute pas partie de la liste des dix endroits qu'il faut avoir visités dans sa vie. Certains de nos voisins peuvent être assez rudes, et nous-mêmes, les Serbes, avons la réputation d'être des fauteurs de troubles (...) Et puis, il y a le souvenir de notre ancien dictateur Slobodan Milosevic, le maniaque qui a introduit le « nettoyage ethnique » dans le monde, lancé quatre guerres désastreuses contre ses voisins dans les années 1990, et provoqué une série de bombardements de l'OTAN qui ont ravagé Belgrade. Mais rien de tout cela n'avait l'air de troubler le groupe d'une quinzaine d'Égyptiens arrivés à Belgrade en juin 2009. Ils n'avaient pas fait tout ce chemin pour s'offrir un mois de vacances dans une station balnéaire : ils étaient venus préparer une révolution.

Vu leur agenda particulier, le premier endroit que je tins à leur montrer est le dernier que j'aurais recommandé à un visiteur ordinaire : la place de la République. Pour avoir une idée de l'aspect de cette partie sale et biscornue de la ville, prenez Times Square, réduisez-le de moitié, et supprimez tous ses néons et toute son énergie en ne lui laissant que ses embouteillages et sa crasse. Mais les Égyptiens s'en souciaient fort peu. Ils n'avaient qu'une idée en tête : renverser leur propre dictateur, Hosni Moubarak. À leurs yeux, la place de la République n'était pas un piège à touristes, mais le ground zero d'un mouvement non violent lancé par une bande de jeunes gens ordinaires, et ce mouvement était devenu une force politique massive qui avait réalisé l'impensable en renversant Milosevic. J'étais l'un des leaders de ce mouvement et mes amis égyptiens étaient venus me trouver dans l'espoir d'apprendre quelque chose de nous.

Je casai mon groupe dans un coin tranquille, à l'écart des cafés bruyants et de leurs serveurs éreintés, et j'entamai mon petit discours. Il y eut un temps, leur dis-je en désignant les boutiques de luxe – Armani, Burberry, Max Mara – qui parsèment la place, où l'inflation en Serbie était si terrible que le prix du kilo de pommes de terre bondit de quatre mille à dix-sept milliards de dinars en l'espace d'un an. Comme si cela ne suffisait pas, nous étions aussi en guerre avec la Croatie voisine. Et si vous vous risquiez à ouvrir la bouche pour critiquer les politiques désastreuses qui avaient conduit à l'effondrement de notre économie et à la perte de notre sécurité, vous étiez arrêté, tabassé, et parfois pire. En 1992, j'étais étudiant en première année de biologie. L'avenir, pour les jeunes comme moi, se présentait sous les auspices les plus sombres.

« Ouais, rigola l'un des Égyptiens, on connaît la chanson ! »

Les autres hochèrent la tête en signe d'acquiescement tandis que je poursuivais mon histoire. Face à la terreur imposée par Milosevic, leur dis-je, la réaction naturelle, du moins au début, fut l'apathie. Après tout, mes amis et moi n'étions pas du genre à imaginer lancer un jour un quelconque mouvement politique. Nous n'étions pas des apprentis politiciens. Nous étions de jeunes étudiants qui partageaient les passions de tous leurs congénères : se lever tard, picoler un maximum et draguer les filles. Si vous m'aviez demandé à l'époque ce qui aurait pu me faire descendre sur la place de la République, je n'aurais pas répondu : « Une manifestation. » J'aurais répondu : « Un concert de rock. »

De notre recoin de la place, je tentai d'expliquer pourquoi j'aimais Rimtutituki, un groupe dont le nom de scène signifie « Je te mets ma queue », en espérant que les trois ou quatre femmes du groupe qui portaient le hijab n'en seraient pas trop choquées. En 1992, Rimtutituki était le groupe le plus cool de Belgrade : une bande de joyeux drilles armés de guitares, dont les chansons étaient connues pour leurs paroles provocatrices. Quand ils annoncèrent un concert gratuit – un événement rare – mes potes et moi séchâmes les cours pour filer illico place de la République voir nos idoles en pleine action.

Ce qui se passa ensuite fut un choc. Au lieu de donner une autre de leurs performances si marquant, les membres de Rimtutituki firent leur entrée sur la place juchés sur un pick-up, ayant plus l'air de généraux conquérants que de musiciens punks. Puis, tout en décrivant de grands cercles avec leur pick-up, ils livrèrent un pot-pourri de leurs chansons les plus connues, dont les paroles disaient notamment : « Si je tire mon arme, je n'aurai pas le temps de tirer mon coup », ou « Sous le casque, pas de cerveau ». Il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qui se passait : la guerre faisait rage, Belgrade était remplie de soldats et de tanks en route pour le front, et il y avait ces punks en train de se moquer de tout ce militarisme, de parler contre la guerre, de plaider pour une vie normale et heureuse. Et tout cela dans une dictature, où beugler ce genre de slogans en public pouvait vous attirer les pires ennuis.

Tandis que je courais derrière le pick-up en acclamant mes musiciens favoris, j'eus une série de révélations. Je compris que l'activisme n'a pas besoin d'être ennuyeux. En réalité, il peut être bien plus efficace sous la forme d'un concert punk que

sous celle d'une manifestation traditionnelle. Je compris aussi qu'il est possible, même dans les conditions apparemment les moins favorables, de pousser les gens à s'impliquer. Et je compris que lorsque suffisamment de personnes sont prêtes à s'impliquer, le changement est imminent. (...) une fois que j'eus perçu la possibilité d'une action non violente susceptible de nous faire remporter la bataille, il me fut impossible de retourner à mon état d'apathie. Mes amis et moi avions désormais l'impression qu'il nous fallait faire quelque chose pour renverser Milosevic.

Et Milosevic, il faut lui reconnaître cela, travaillait dur à nous trouver des raisons d'être furieux. En 1996, il refusa de reconnaître les résultats des élections législatives, qui auraient contraint nombre de ses sbires à céder leur siège au parlement à des membres de l'opposition ; et quand les activistes descendirent dans la rue pour manifester, ils furent accueillis à coups de matraque par la police. (...) C'était plus que mes amis et moi n'étions disposés à supporter. Nous nous sommes alors réunis dans nos petits appartements enfumés de Belgrade et avons décidé de lancer un mouvement.

Nous l'avons appelé *Otpor!*, « Résistance », et nous lui avons trouvé un logo : un poing noir très cool, une variation de ce puissant symbole de changement social qui avait servi à tout le monde, des partisans ayant combattu les nazis dans la Yougoslavie occupée lors de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux Black Panthers des années 1960. (...)

Toutes ces histoires de logos peuvent vous paraître accessoires, dis-je aux Égyptiens, mais l'image de marque comptait beaucoup pour nous. De même qu'en voyant un design rouge et blanc, les gens, partout dans le monde, identifient aussitôt la marque Coca-Cola, nous voulions donner aux Serbes une image visuelle qu'ils puissent associer à notre mouvement. En outre, à ce moment, nous comprenions fort bien que même si nous avions supplié à genoux nos amis et notre famille de nous soutenir dans cette entreprise, nous n'aurions guère réussi à convaincre qu'une petite trentaine de personnes de venir manifester à nos côtés. En revanche, nous pouvions réaliser trois cents pochoirs de ce poing fermé en une seule soirée. Un matin de novembre, donc, les habitants de Belgrade découvrirent à leur réveil la place de la République couverte d'impressions de notre poing. À l'époque, alors que tout le monde était terrorisé par Milosevic, cela donna aux gens le sentiment que quelque chose de grand et de bien organisé s'agitait sous la surface.

Et peu de temps après, c'était devenu une réalité.

En voyant le poing et le mot « résistance » placardé un peu partout, les jeunes voulurent naturellement en savoir plus sur ce truc nouveau et tellement hype. Ils voulurent en faire partie. Pour éliminer les poseurs, les barjots et, surtout, les informateurs potentiels, nous leur avons fait passer une sorte de test : afin de prouver leur sérieux, ils devaient aller réaliser eux-mêmes des pochoirs du poing dans des endroits déterminés. Bientôt, non seulement la ville fut couverte de notre symbole, mais nous avons aussi recruté un petit groupe de gens résolus et disposés à croire qu'il était possible de changer le régime.

Srdja POPOVIC, *Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit et sans armes*, 2015.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 454 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.